Amor Towles

UN GENTLEMAN À MOSCOU

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Nathalie Cunnington

Fayard

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 5 18/04/2018 11:38:12

Hors commerce

Couverture : création graphique : Melissa Four
Adaptation graphique : Jeanne de Nîmes

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois
en France, du livre de langue anglaise :
A gentleman in Moscow
Édité par Viking, maison du groupe Penguin Random House, New York.
© Cetology, Inc, 2016.

© Librairie Arthème Fayard, 2018, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-213-70444-9

Pour Stokley et Esmé

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 7 18/04/2018 11:38:12

Moscou vers 1922

Comme je me rappelle

Quand il venait nous visiter à pied,
Séjournait quelque temps parmi nous,
Mélodie aux accents de grand fauve.

Ah, où est notre but, à présent ?

Comme pour tant de questions
Je réponds à celle-ci
Les yeux détournés en pelant une poire.

Tête inclinée je dis bonne nuit,
Et par les portes de la terrasse
Pénètre les splendeurs simples
D'un autre printemps clément ;

Je sais au moins ceci :

Il ne s'est pas perdu parmi les feuilles d'automne de la place
[de Pierre.
Il ne se trouve pas dans les cendriers pleins du club Athenaeum.
Il ne réside pas dans les pagodes bleues de votre fine porcelaine.

Ni dans les sacoches du comte Vronski,
Ni dans la première strophe du trentième sonnet,
Ni sur le vingt-sept rouge…

Comte Alexandre Ilitch Rostov,
« Où est-il à présent ? » (vers 1-19)
1913

21 juin 1922

Comparution du comte Alexandre Ilitch Rostov devant le comité exceptionnel du commissariat du peuple aux Affaires intérieures

Présidents : camarades V. A. Ignatov, M. S. Zakovski, A. N. Kosarev
Procureur : A. Y. Vychinski

Camarade procureur Vychinski : Votre nom.
Rostov : Comte Alexandre Ilitch Rostov, membre de l'ordre de Saint-André, membre du Jockey-Club, maître de la Chasse.
Vychinski : Vous pouvez garder vos titres ; personne ne vous les disputera. Cependant, pour qu'il n'y ait pas de confusion, êtes-vous bien Alexandre Rostov, né à Saint-Pétersbourg le 24 octobre 1889 ?
Rostov : Soi-même.
Vychinski : Avant toute chose, je dois dire que je ne me souviens pas d'avoir vu une veste décorée d'autant d'insignes.
Rostov : Merci.
Vychinski : Ce n'était pas un compliment.
Rostov : En ce cas, j'exige réparation sur le terrain.

(*Rires*)

Camarade secrétaire Ignatov : Silence dans la tribune !
Vychinski : Domicile ?
Rostov : Suite 217. Hôtel Metropol. Moscou.
Vychinski : Depuis quand vivez-vous là ?

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 11 18/04/2018 11:38:13

Rostov : Je réside dans cette suite depuis le 5 septembre 1918. Soit un peu moins de quatre ans.

Vychinski : Métier ?

Rostov : Un vrai gentleman n'a pas de métier.

Vychinski : Bien. Alors, à quoi occupez-vous vos journées ?

Rostov : Repas, discussion. Lecture, réflexion. Bref, le train-train.

Vychinski : Et vous écrivez de la poésie ?

Rostov : On me prête quelque prédisposition à manier la plume.

Vychinski (*brandissant un pamphlet*): Êtes-vous l'auteur de ce long poème daté de 1913 et intitulé : « Où est-il à présent ? » ?

Rostov : Il m'a été attribué.

Vychinski : Pourquoi avez-vous écrit ce poème ?

Rostov : Il exigeait d'être écrit. Il s'est simplement trouvé que j'étais assis à ce bureau-là en cette matinée-là où le poème a choisi de formuler ses exigences.

Vychinski : Cela se passait où précisément ?

Rostov : Dans le salon sud des Heures dormantes.

Vychinski : Des Heures dormantes ?

Rostov : La propriété des Rostov à Nijni-Novgorod.

Vychinski : Ah. Je vois. Oui, forcément. Mais revenons à votre poème. Étant donné les circonstances de sa publication - la période de soumission qui a suivi la révolution ratée de 1905 -, nombreux sont ceux qui y ont vu un appel à agir. Partageriez-vous cette façon de voir ?

Rostov : Tout poème est un appel à agir.

Vychinski (*vérifiant ses notes*) : Et c'est au printemps suivant que vous avez quitté la Russie pour Paris… ?

Rostov : J'ai le vague souvenir de pommiers en fleur. Alors en effet, selon toute vraisemblance, nous étions au printemps.

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 12 18/04/2018 11:38:13

Vychinski : Le 16 mai pour être exact. Maintenant nous comprenons les raisons de votre exil volontaire ; et nous éprouvons même une certaine sympathie pour les raisons qui ont motivé votre fuite. Ce qui nous préoccupe, c'est votre retour en 1918. On est en droit de se demander si vous ne seriez pas rentré dans l'intention de prendre les armes et si, le cas échéant, vous vous seriez battu pour ou contre la révolution.

Rostov : À ce moment-là, j'avais passé l'âge de me battre, j'en ai bien peur.

Vychinski : Pourquoi alors êtes-vous rentré ?

Rostov : Le climat me manquait.

(*Rires*)

Vychinski : Monsieur le comte, vous ne semblez pas mesurer la gravité de votre situation. Pas plus que vous ne témoignez aux hommes assemblés devant vous le respect qui leur est dû.

Rostov : Il fut un temps où la tsarine formulait à mon encontre les mêmes doléances.

Ignatov : Procureur Vychinski, permettez-moi de...

Vychinski : Secrétaire Ignatov.

Ignatov : Nul doute, comte Rostov, que de nombreuses personnes dans la tribune sont surprises de vous trouver autant de charme. Pour ma part, je ne le suis pas le moins du monde. L'histoire a démontré que le charme est l'ambition ultime de la classe des rentiers. Ce qui me surprend, en revanche, c'est que l'auteur du poème en question ait pu devenir un homme aussi manifestement dépourvu de but dans la vie.

Rostov : J'ai toujours été persuadé que la raison d'être de l'homme est connue de Dieu seul.

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 13 18/04/2018 11:38:13

Ignatov : Vraiment ? Cela devait être bien pratique pour vous !

(*Le comité suspend la séance pendant douze minutes*.)

Ignatov : Alexandre Ilitch Rostov, après mûr examen de votre témoignage, force est de constater que l'esprit clairvoyant auteur du poème « Où est-il à présent ? » a succombé de manière irrévocable au pouvoir corrupteur de sa classe - et représente désormais une menace pour ces mêmes idéaux qu'il avait faits siens par le passé. Sur la base de ce constat, nous serions tentés de vous envoyer devant le peloton d'exécution dès votre sortie de cette salle d'audience. Mais dans le Parti se trouvent des personnes haut placées qui vous comptent parmi les héros de la cause prérévolutionnaire. Aussi ce comité a-t-il décidé de vous renvoyer dans cet hôtel auquel vous êtes tellement attaché. Mais ne vous méprenez pas : si vous mettez ne serait-ce qu'un pied à l'extérieur du Metropol, vous serez exécuté sur-le-champ. Affaire suivante.

Procès-verbal signé par
V. A. Ignatov
M. S. Zakovski
A. N. Kosarev

LIVRE UN

1922

Madame l'ambassadrice

Lorsque le comte Alexandre Ilitch Rostov franchit sous bonne escorte les portes du Kremlin et se retrouva sur la place Rouge à six heures et demie du soir le 21 juin 1922, le temps était radieux et frais. Il redressa les épaules sans ralentir le pas et inspira tel un nageur sortant tout juste du bassin. Le ciel arborait ce bleu si particulier en l'honneur duquel les coupoles de Saint-Basile avaient été peintes. Leurs roses, verts et ors scintillaient, comme si l'unique but d'une religion était de célébrer sa divinité. Même les jeunes bolcheviques conversant devant les vitrines du magasin d'État semblaient vêtues pour fêter les derniers jours du printemps.

– Bonjour, mon cher ami, dit le comte, s'adressant à Fiodor, installé avec son étal sur le pourtour de la place. Je vois que les myrtilles sont en avance cette année.

Sans laisser au vendeur éberlué le temps de répondre, le comte poursuivit sa marche, les pointes de sa moustache lustrée déployées telles les ailes d'une mouette. Il passa la porte de la Résurrection, tourna le dos aux lilas du jardin Alexandre et avança en direction de la place du Théâtre, où l'hôtel Metropol se dressait dans toute sa splendeur. Arrivé

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 17 18/04/2018 11:38:13

au seuil, le comte adressa un clin d'œil à Pavel, le portier de l'après-midi, puis se tourna, la main tendue, vers les deux soldats qui le suivaient.

– Je vous remercie, messieurs, de m'avoir accompagné à bon port. Je n'ai plus besoin de solliciter votre aide à présent.

Tout bien bâtis qu'ils étaient, les deux soldats se retrouvèrent obligés de lever les yeux de sous leur casquette pour croiser le regard du comte – car à l'instar de dix générations de Rostov, ce dernier faisait un bon mètre quatre-vingt-dix.

– Avance, lui intima, la main sur son fusil, celui des deux qui avait l'air le plus voyou. On est censés te conduire jusque dans ta chambre.

Dans le vestibule de l'hôtel, le comte fit un grand geste pour saluer simultanément l'imperturbable Arkady (qui tenait la réception) et la douce Valentina (qui époussetait une statuette). Le comte les avait salués de cette même manière une centaine de fois auparavant, pourtant tous deux écarquillèrent les yeux. Le genre d'accueil réservé à celui qui débarque à une soirée en ayant omis de mettre son pantalon.

Le comte passa devant la fillette au penchant pour le jaune, qui lisait un magazine, calée dans son fauteuil préféré. Puis, pilant net au niveau des plantes en pots, il s'adressa à son escorte :

– Messieurs, l'ascenseur ou l'escalier ?

Les soldats échangèrent des regards en direction du comte, puis se consultèrent de nouveau, visiblement bien en peine de décider.

Comment un soldat peut-il prétendre l'emporter sur le champ de bataille, s'interrogea le comte, s'il est incapable de prendre une décision de ce genre ?

– L'escalier, décida-t-il à leur place.

Et de grimper les marches deux par deux, comme il en avait l'habitude depuis l'université.

Au deuxième étage, le comte descendit le couloir recouvert d'un tapis rouge jusqu'à sa suite – composée d'une chambre,

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 18 18/04/2018 11:38:13

d'une salle de bains, d'une salle à manger et d'un salon avec des fenêtres hautes de deux mètres quarante donnant sur les tilleuls de la place du Théâtre. Et là, l'attendait la violence de la journée. Car devant les portes grandes ouvertes de sa suite se tenait un garde flanqué de Pasha et de Petya, les grooms de l'hôtel. Lesquels prirent, sous les yeux du comte, un air gêné, ayant de toute évidence été forcés d'exécuter une tâche qu'ils jugeaient répugnante.

– Qu'est-ce que cela signifie, capitaine ? demanda le comte en s'adressant à l'officier.

Le capitaine, quoiqu'un peu étonné par la question, répondit en homme formé à ne jamais rien laisser transparaître :

– Je suis ici pour vous montrer vos quartiers.

– Mes quartiers ? C'est ici même.

– Plus maintenant, j'en ai bien peur, répondit le capitaine, esquissant l'ombre d'un sourire.

Laissant là Pasha et Petya, le capitaine entraîna le comte et son escorte vers un escalier de service dissimulé en plein cœur de l'hôtel, derrière une porte discrète, et plongé dans la pénombre. Toutes les cinq marches, l'escalier opérait un virage brutal, comme dans un beffroi. Trois étages plus haut, ils arrivèrent devant une porte ouvrant sur un couloir étroit qui desservait une salle de bains et six chambres semblables à des cellules de moine. Ce grenier était à l'origine destiné aux majordomes et aux femmes de chambre des clients du Metropol. L'habitude de voyager avec des domestiques s'était démodée, aussi les pièces vacantes avaient-elles été réquisitionnées pour satisfaire aux caprices des urgences – de sorte que s'y étaient entassés bois de charpente, meubles cassés et débris variés.

Plus tôt dans la journée, la pièce la plus proche de la cage d'escalier avait été entièrement vidée, à l'exception d'un lit en fer forgé, d'un bureau à trois pieds et de l'équivalent de dix ans de poussière. Dans l'angle près de la porte

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 19 18/04/2018 11:38:13

se trouvait, abandonné là comme par mégarde, un petit placard qui n'était pas sans rappeler une cabine téléphonique. Le plafond, suivant l'inclinaison du toit, descendait graduellement à mesure qu'il s'éloignait de la porte, si bien qu'à l'autre bout de la pièce l'unique endroit où le comte pouvait se tenir debout se situait au niveau du chien-assis et de sa fenêtre grande comme un plateau d'échecs.

Sous les regards suffisants des deux gardes, le brave capitaine expliqua qu'il avait demandé aux grooms d'aider le comte à monter les quelques affaires qu'il pourrait conserver dans ses nouveaux quartiers.

– Et le reste ?

– Cela devient la propriété du peuple.

C'est donc ainsi qu'ils font les choses, songea le comte.

– Fort bien.

Il descendit en sautillant les marches du beffroi, suivi à grand-peine par les gardes dont les fusils cognaient sur les parois. Postés devant la porte de sa suite, les deux grooms levèrent vers lui des regards éplorés.

– Tout va bien, jeunes gens, les rassura le comte.

Puis, entrant, il indiqua, le doigt tendu :

– Ça, ça et ça. Et tous les livres. Tous.

Pour aménager ses nouveaux quartiers, il choisit deux fauteuils Voltaire, la petite table orientale de sa grand-mère et le service en porcelaine qu'elle chérissait entre tous. Mais aussi les deux lampes de table en ébène en forme d'éléphant et le portrait de sa sœur, Helena, peint par Serov lors d'un bref séjour aux Heures dormantes en 1908. Sans oublier l'énorme valise en cuir fabriquée tout spécialement pour lui par Asprey à Londres et que son grand ami Michka avait baptisée avec un bel à-propos Madame l'ambassadrice.

Quelqu'un avait eu la courtoisie de faire monter dans la suite l'une de ses malles. Si bien que, laissant aux grooms le soin de transporter les objets susmentionnés jusqu'au grenier, le comte remplit ladite malle de vêtements et effets

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 20 18/04/2018 11:38:13

personnels. Ayant remarqué que les gardes lorgnaient les deux bouteilles de cognac posées sur la console, il ajouta celles-ci à ses bagages. Lorsque la malle fut partie, il tendit enfin le doigt vers le bureau.

Leurs uniformes bleus déjà salis par l'exercice, les deux grooms empoignèrent le meuble par les coins.

– Mais ça pèse une tonne ! s'exclama l'un.

– Un roi se protège derrière ses murailles, un gentilhomme derrière son bureau, commenta le comte.

Tandis que les grooms traînaient le bureau dans le couloir, l'horloge, vouée à l'abandon, sonna tristement huit coups. Le capitaine avait regagné son poste depuis un certain temps déjà et les gardes, passés de la belligérance à l'ennui, fumaient, appuyés contre le mur, et laissaient tomber leurs cendres sur le parquet du salon majestueux inondé de la lumière éclatante du solstice d'été moscovite.

L'œil mélancolique, le comte s'approcha des fenêtres nord-ouest de la suite. Combien d'heures avait-il passées là ? Combien de matinées à observer, en robe de chambre, sa tasse de café à la main, les voyageurs descendus à la gare de Saint-Pétersbourg qui sortaient de leur taxi, épuisés et harassés par leur trajet de nuit ? Combien de soirées hivernales à contempler la neige qui tombait lentement tandis qu'une petite silhouette solitaire et trapue filait sous un lampadaire ? À cet instant précis, à l'extrémité nord de la place, un jeune officier de l'Armée rouge monta au pas de course les marches du Bolchoï, ayant raté la première demi-heure du spectacle.

Le comte sourit au souvenir de cette façon qu'il avait, jeune homme, d'arriver systématiquement à l'entracte. Car il avait beau répéter au *Club* qu'il ne pouvait rester que le temps de prendre un dernier verre, il en prenait généralement trois. Puis il sautait dans le fiacre qui l'attendait, traversait la ville au galop, grimpait les fameuses marches et,

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 21 18/04/2018 11:38:13

comme ce jeune officier, se glissait par les portes dorées. Enfin, pendant que les ballerines se mouvaient gracieusement sur scène, il se faufilait en chuchotant des *excusez-moi*⋆* jusqu'à son siège habituel au vingtième rang, lequel siège offrait une vue unique sur les dames installées dans les loges.

Arriver en retard, soupira le comte. Privilège de la jeunesse !

Il pivota alors sur ses talons et commença à arpenter sa suite. Il admira d'abord les dimensions grandioses et les deux lustres du salon. Puis les panneaux peints de la petite salle à manger et le complexe mécanisme en cuivre qui permettait de verrouiller la porte à double battant menant à la chambre. Bref, il inspecta les pièces exactement comme un acheteur potentiel qui les verrait pour la première fois. Dans la chambre, il s'arrêta brièvement devant la table à plateau de marbre sur laquelle était posé un assortiment de bibelots. Il prit les ciseaux auxquels sa sœur avait tant tenu. Façonnés en forme d'aigrette avec leurs deux lames argentées en guise de bec et le petit écrou doré figurant l'œil de l'oiseau, ils étaient tellement délicats que le comte parvint à peine à enfiler son pouce et son index dans les trous.

Inspectant la suite d'une extrémité à l'autre, le comte fit un rapide inventaire de tout ce qui pouvait être laissé. Les affaires personnelles, les meubles et les *objets d'art*⋆ qu'il avait apportés dans cette suite quatre ans auparavant étaient déjà le fruit d'un grand tri. En effet, dès que la nouvelle de l'exécution du tsar lui était parvenue, il avait quitté Paris. En vingt jours, il avait traversé six pays, contourné huit bataillons livrant combat sous cinq différents drapeaux, pour atteindre enfin les Heures dormantes le 7 août 1918 avec pour tout bagage un sac à dos. Il avait retrouvé un pays au bord du soulèvement et une maisonnée en proie à une

---

* Tous les mots en italique suivis d'un astérisque (⋆) sont en français dans le texte original. (*N.d.E.*).

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 22 18/04/2018 11:38:13

grande détresse, à l'exception de sa grand-mère, la comtesse, qui avait conservé un sang-froid caractéristique.

– Sasha, avait-elle dit sans se lever de son fauteuil, comme c'est gentil à toi de venir ! Mais tu dois mourir de faim. Joins-toi à moi pour le thé.

Il lui avait expliqué la nécessité qu'il y avait à ce qu'elle quitte le pays et décrit comment il avait organisé son voyage. La comtesse avait compris qu'il n'y avait pas d'autre choix. Elle avait compris que même si tous les domestiques à son service étaient prêts à l'accompagner, elle ne devrait en garder que deux. Elle avait compris également pourquoi son petit-fils et unique héritier, qu'elle avait élevé depuis ses dix ans, ne partirait pas avec elle.

À sept ans à peine, le comte avait été battu aux dames par un petit voisin, défaite si sévère que visiblement une larme avait été versée, un juron proféré, et les pièces du jeu jetées par terre. Ce manque de *fair-play* avait entraîné une sévère réprimande de la part du père du comte, qui avait envoyé son garçon au lit sans dîner. Mais alors que le jeune Alexandre, couché, serrait pitoyablement contre lui sa couverture, sa grand-mère était venue le voir. Elle s'était assise au pied du lit et lui avait dit d'un ton où pointait la compassion :

– Il est impossible de parler de défaite en des termes agréables, et ce petit Obolenski est un enquiquineur. Mais, Sasha, mon chéri, pourquoi diable lui faire ce plaisir-là ?

Ce fut dans ce même esprit que sa grand-mère et lui s'étaient dit adieu, sans larmes, sur le quai de Peterhof. Puis le comte était retourné aux Heures dormantes pour superviser la fermeture du domaine familial.

Avaient suivi alors à un rythme effréné le ramonage des cheminées, le nettoyage des garde-manger et la mise sous housse des meubles. Exactement comme si la famille retournait passer la saison à Saint-Pétersbourg, sauf qu'on avait libéré les chiens de leurs chenils, les chevaux de leurs écuries et les domestiques de leurs obligations. Alors, après qu'il

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 23 18/04/2018 11:38:13

avait eu entassé dans un seul wagon certains des meubles les plus raffinés des Rostov, le comte verrouilla les portes et prit la route de Moscou.

C'est drôle, songea-t-il comme il s'apprêtait à abandonner sa suite. Dès notre plus jeune âge, nous apprenons à dire au revoir aux amis et à la famille. Nous accompagnons nos parents et nos frères et sœurs à la gare ; nous rendons visite à nos cousins, nous allons à l'école, entrons au régiment ; nous nous marions, voyageons à l'étranger. Prendre un ami par l'épaule et lui souhaiter bonne chance en nous consolant avec l'idée que nous aurons de ses nouvelles sans tarder, voilà qui fait partie de l'expérience humaine.

Mais l'expérience est moins susceptible de nous apprendre comment dire *adieu** à nos biens les plus chers. Et à supposer que cela s'apprenne ? Nous ne voudrions pas de cet apprentissage. Car en fin de compte, nous accordons plus d'importance à nos biens qu'à nos amis. Nous les transportons d'un lieu à l'autre, souvent pour un coût rédhibitoire et au prix de moult complications ; nous époussetons, cirons leur surface et grondons les enfants lorsqu'ils s'approchent trop près pour jouer – et dans le même temps, nous laissons les souvenirs les investir d'une importance toujours plus grande. Nous sommes enclins à nous rappeler que cette armoire est celle-là même où nous nous cachions enfant ; que ces candélabres en argent décoraient notre table au réveillon de Noël ; et que c'est avec ce mouchoir qu'un jour elle sécha ses larmes. Et ainsi de suite. Jusqu'à imaginer que ces biens soigneusement conservés pourraient nous consoler de la perte d'un compagnon.

Mais, bien sûr, un objet n'est rien de plus qu'un objet.

Alors, glissant les petits ciseaux de sa sœur dans sa poche, le comte regarda une dernière fois les quelques biens de famille qui restaient, puis les chassa de son cœur à jamais.

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 24 18/04/2018 11:38:13

Une heure plus tard, tout en sautant deux fois sur son nouveau matelas pour identifier la note des ressorts (*sol* dièse), le comte passa en revue les meubles empilés autour de lui. Lui revint alors le souvenir de cette envie qui le saisissait, adolescent, de prendre un bateau à vapeur jusqu'en France ou le train de nuit pour Moscou.

Pourquoi l'envie de ces voyages-là ?

Parce que les couchettes étaient minuscules !

Quel émerveillement de découvrir la table qui se repliait pour disparaître sans laisser de trace les tiroirs aménagés sous le lit, les appliques juste assez grandes pour éclairer une page ! Cette conception efficace avait charmé son jeune esprit. Elle attestait un but bien précis et promettait l'aventure. Car tels devaient avoir été les quartiers du capitaine Nemo lorsqu'il voyageait vingt mille lieues sous les mers. Un jeune garçon doté d'un tant soit peu de jugeote n'aurait-il pas volontiers échangé cent nuits dans un palace contre une nuit à bord du *Nautilus* ?

Bref. Il en était arrivé là, enfin.

Ajoutons que la moitié des pièces du premier étage avaient été temporairement réquisitionnées par les bolcheviques afin d'y faire taper d'innombrables directives. Au moins, au cinquième, on pouvait s'entendre penser*.

En se redressant, le comte se cogna la tête contre le plafond en pente.

– Exactement ! répondit-il.

---

* En fait, c'est dans la suite juste au-dessous de celle du comte Rostov que Yakov Sverdlov, président du comité central de l'Union soviétique, avait enfermé le comité chargé de la rédaction de la Constitution – jurant au monde entier qu'il ne leur ouvrirait qu'une fois leurs travaux terminés. C'est ainsi que les machines à écrire cliquetèrent toute la nuit, jusqu'à ce que ce document historique eût été rédigé, garantissant à tous les Russes la liberté de conscience (article 13), la liberté d'expression (article 14), la liberté de réunion (article 15) et la liberté de se voir interdire ces droits au cas où ils auraient été « utilisés au détriment de la révolution socialiste » (article 23) !

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 25 18/04/2018 11:38:13

Il déplaça l'un des voltaires, posa les lampes éléphant près du lit et ouvrit sa malle. Pour commencer, il en extirpa la photographie de la Délégation, qu'il plaça sur le bureau, à la place qui lui revenait. Puis ce fut le tour des bouteilles de cognac et de la petite pendule de son père qui sonnait deux fois. Mais alors qu'il sortait les jumelles de théâtre de sa grand-mère et les posait sur le bureau, son regard fut attiré vers la lucarne par un mouvement d'ailes. À travers la vitre, qui n'était guère plus grande qu'un carton d'invitation, le comte distingua un pigeon, dehors, sur le rebord en zinc de la fenêtre.

– Bien le bonjour ! lui dit-il. Comme c'est aimable à vous de passer nous voir.

Le pigeon le contempla avec l'air du propriétaire. Puis, éraflant le revêtement de zinc avec ses ongles, il tapa de son bec plusieurs coups rapides sur la vitre.

– Bien sûr, concéda le comte, il y a du vrai dans ce que vous dites.

Il s'apprêtait à raconter à son nouveau voisin la raison de son arrivée inopinée lorsqu'il entendit un raclement de gorge discret provenant du couloir. Sans même se tourner, il sut qu'il s'agissait d'Andreï, le maître d'hôtel du Boyarski, car c'était là sa manière habituelle de vous interrompre.

Après un nouveau signe de tête à l'adresse du pigeon pour lui signifier qu'ils reprendraient leur conversation sous peu, le comte reboutonna sa veste et, se tournant, découvrit que ce n'était pas seulement Andreï qui lui rendait visite : trois membres du personnel de l'hôtel s'entassaient devant la porte.

Il y avait là Andreï avec son admirable maintien et ses longues mains aux gestes calculés ; Vassili, l'inimitable concierge de l'hôtel ; et Marina, l'exquise timide au regard vagabond qui avait récemment été promue de femme de chambre à couturière. Tous trois affichaient le même air éberlué que le comte avait remarqué quelques heures auparavant sur les visages d'Arkady et de Valentina. Alors enfin il comprit : quand il avait été emmené le matin même, tous avaient

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 26 18/04/2018 11:38:13

supposé qu'il ne reviendrait jamais. Mais voilà qu'il avait émergé des murs du Kremlin tel un aviateur s'extirpant de l'épave d'un avion.

– Chers amis, dit-il, je ne doute pas que vous soyez curieux de connaître les événements de la journée. Comme vous le savez peut-être, j'ai été invité au Kremlin pour un petit *tête-à-tête**. Là, plusieurs représentants du régime actuel arborant le bouc de rigueur décidèrent qu'en punition du crime de ma naissance dans les rangs de l'aristocratie je devais être condamné à passer le reste de mes jours… dans cet hôtel !

En réponse aux acclamations, le comte serra la main de ses invités les uns après les autres, exprimant à chacun le plaisir que lui procurait leur camaraderie et les remerciant du fond du cœur.

Sur son invitation, les trois employés entrèrent en se faufilant entre les colonnes branlantes d'objets.

– Je vous en prie, dit le comte à Andreï en lui tendant l'une des bouteilles de cognac.

Puis il s'agenouilla devant Madame l'ambassadrice, en libéra les fermoirs et l'ouvrit tel un livre géant. Soigneusement rangés à l'intérieur, se trouvaient cinquante-deux verres – ou plus précisément, vingt-six paires de verres –, chacun ayant une forme bien précise selon son usage, depuis la généreuse amplitude du verre de bourgogne jusqu'à ces charmantes petites timbales conçues pour la dégustation des liqueurs colorées de l'Europe méridionale. Faisant écho à l'ambiance générale, le comte prit quatre verres au hasard et les distribua tandis qu'Andreï, qui avait débouché la bouteille, faisait le service.

Lorsque ses invités furent tous servis, le comte leva son verre bien haut.

– Au Metropol, dit-il.

– Au Metropol, répondirent-ils.

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 27 18/04/2018 11:38:13

Le comte était pour ainsi dire un hôte émérite, et dans l'heure qui suivit, il remplit les verres et anima la conversation avec une conscience instinctive des humeurs de tous ceux présents dans la pièce. Tout en conservant la raideur adaptée à sa fonction, Andreï se laissa aller à sourire et à adresser quelques clins d'œil. Vassili, qui s'exprimait avec la plus grande précision lorsqu'il donnait des indications sur les beautés de la ville, adopta brusquement les inflexions de celui qui risque de ne pas se souvenir demain de ce qu'il a dit aujourd'hui. Et à chaque plaisanterie, la timide Marina s'autorisait à glousser sans mettre la main devant sa bouche.

En cette soirée si particulière, le comte apprécia profondément leur bonne humeur, mais il n'eut pas la prétention d'imaginer qu'elle était motivée par le seul fait qu'il l'avait échappé belle. Car, ainsi qu'il était bien placé pour le savoir, les membres de la Délégation avaient signé le traité de Portsmouth mettant un terme à la guerre russo-japonaise en septembre 1905. Et dans l'espace des dix-sept années écoulées depuis l'instauration de cette paix – une génération à peine –, la Russie avait vécu une guerre mondiale, une guerre civile, deux famines et la soi-disant Terreur rouge. Bref, le pays avait traversé une période de bouleversements qui n'avaient épargné personne. Alors, que vous fussiez de droite ou de gauche, Rouge ou Blanc, que votre situation personnelle se fût aggravée ou améliorée, le moment était peut-être enfin venu de boire à la santé de la nation.

☆

À dix heures, le comte accompagna ses hôtes jusqu'au beffroi et leur souhaita bonne nuit avec le même souci du cérémonial que s'il s'était trouvé sur le perron de la demeure familiale à Saint-Pétersbourg. De retour dans ses quartiers, il ouvrit la fenêtre (pourtant pas plus grande qu'un timbre-poste), se versa ce qui restait de cognac et s'assit à son bureau.

300518GMO_TOWLES_cs6_pc.indd 28 18/04/2018 11:38:13

Fabriqué à Paris sous le règne de Louis XVI avec les virgules dorées et le dessus de cuir typiques de l'époque, ce bureau avait été légué au comte par son parrain, le grand-duc Demidov. Homme doté de spectaculaires favoris blancs, d'yeux bleu pâle et d'épaulettes dorées, le grand-duc parlait quatre langues et en lisait six. Ce célibataire endurci qui avait représenté son pays à Portsmouth tout en gérant trois domaines attachait de manière générale bien plus de prix à l'industrie qu'aux poursuites inutiles. Mais auparavant, en ses années de jeune cadet insouciant, il avait servi dans la cavalerie aux côtés du père du comte. C'est ainsi qu'il était devenu le tuteur vigilant de ce dernier. Et en 1900, lorsque les parents du comte avaient tous deux succombé au choléra à quelques heures d'intervalle, ce fut le grand-duc qui prit le jeune homme à part et lui expliqua qu'il devait être fort pour sa sœur, que l'adversité se présentait sous de multiples formes, et que si un homme ne maîtrisait pas le cours de la vie, alors il en deviendrait forcément le jouet.

Le comte passa la main sur la surface ridée du bureau.

Combien de paroles prononcées par le grand-duc ces légères irrégularités reflétaient-elles ? Ici, pendant plus de quarante ans avaient été écrits des ordres concis à destination de ses majordomes, des arguments convaincants adressés à des hommes d'État, des conseils précieux réservés aux amis. En d'autres termes, il ne s'agissait pas là d'un bureau comme les autres.

Le comte vida son verre, repoussa son fauteuil et s'installa par terre. Puis il passa la main derrière le pied avant droit du bureau jusqu'à ce qu'il trouve le petit mécanisme. Alors il appuya, et un panneau invisible s'ouvrit, révélant une cavité doublée de velours et remplie à ras bord de pièces d'or – comme l'étaient d'ailleurs les deux autres pieds.